

Johann Jakob Engel

Le Fils Reconnoissant : Comédie En Un Acte

A Vienne: Imprimé ... Et Se vend chez le Maître de Loges, MDCCLXXI

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755379927>

Druck Freier  Zugang



Ob V 5

4562



Landesbibliothek
Mecklenburg-Vorpommern
Günther Uecker

http://purl.uni-rostock.de/rostdok/ppn1755379927/phys_0001

DFG

0402

O. b. V 5

4562

20796
LE FILS
RECONNOISSANT
COMÉDIE

EN UN ACTE PAR J. J. ENGEL,

Traduite de l'Allemand.

IMPRIMÉ

A

V I E N N E ,

ET

Se vend chez le Maître de Loges.

M D C C L X X I .



PRÉFACE.

Voici la traduction d'une petite Comédie, qui doit plaire dans toutes les langues à ceux qui auront del'ame, & qui fait autant d'honneur au Théâtre Allemand, qu'au Jeune Auteur dont elle est le coup d'essai. Excepté le nom des personnages, on ne s'est permis d'autre changement essentiel qu'une comparaison (*), qui a paru déplacée chez un peuple, qui ne gémit pas sous le Joug. On a tâché sur tout de n'altérer en rien la simplicité du Dialogue : il seroit à souhaiter que cette simplicité pût être imitée par ceux qui se livrent trop de nos jours au jargon empoulé de certains prétendus Philosophes modernes, & qu'on les vît une bonne fois revenir au ton de

(*) Voyez la note de la scène 9.

PREFACE.

la nature, le plus philosophique de tous ; mais quand on est blasé par les liqueurs fortes, on ne goute plus une eau fraîche & pure, le bon vin même paroît insipide. Ceux qui ont le bonheur de n'être pas dans ce cas, trouveront que les sentimens répandus dans ce petit ouvrage , sans la moindre affectation , valent peut-être mieux que beaucoup de longs discours de morale & de Philosophie. Tout y respire & y inspire l'honnêteté, & tend à resserrer les liens les plus sacrés de la société, l'amour réciproque des Peres pour les fils, des Maîtres pour les sùjets. Moins cette morale avoit besoin d'être prêchée ici, plus on y a senti le mérite de la Piece. Chacun a pu faire aisément des applications : elle se présentoient si naturellement ! en effet où trouver tant de fidélité dans les sùjets, tant de bonté & d'affabilité dans les Maîtres ? ah ! s'il étoit permis de les louer !

LE FILS
RECONNOISSANT.

A 3

PERSONNAGES,

JEROME RODE, *vieux paysan.*

NICOLE, *sa femme.*

ROSINE, *sa fille.*

VALENTIN, *son prétendu.*

BARBE, *mere de Valentin.*

BONIFACE, *le maitre d'Ecole du Village.*

Un Capitaine.

Un Sergent.

Des Soldats, & des vieux Payfans du Village.

Le théâtre représente un lieu champêtre garni d'arbres , sur le devant une cabane , & en arriere une petite hauteur. —

S C E N E I.

JEROME.

(Il sort de la cabane & s'étend.)

Je suis bien fou ! j'aurois pu dormir plus long tems — je me sens encore tout engourdi, — mais bon , dormir ? je ne saurois perdre le plus beau de la matinée. Quand je n'ai pas vu lever le soleil , il me semble qu'il me manque quelque chose tout le long du jour — voyez avec quel éclat il se montre la bas ! qu'il est beau ! quelle lumière agréable il répand sur ces nuages qui l'entourent ! je l'ai vu mille & mille fois , & il me semble toujours que c'est la première — Ah ! peut-être mon fils sera-t-il aussi déjà levé ; dans un Camp on ne dort pas beaucoup — peut-être qu'en ce moment il regarde le soleil avec autant

A 4

de plaisir que moi, & qu'il pense à son pauvre pere comme je pense à lui — bon & honnête jeune homme! qui m'auroit dit lorsque tu étois petit, que tu me donnerois un jour tant de Consolation! —

SCENE II.

JEROME, NICOLE.

NICOLE.

Déjà dehors, mon ami? je ne sçavois où tu étois.

JEROME.

Me voici, ma chere femme: j'étois à regarder lever le soleil: Il m'a fait penser à notre Charlot. Que fera-t-il à l'heure qu'il est, ma bonne Nicole!

NICOLE. (triste)

Ah, peut-être ne fait-il plus rien!

JEROME.

Toujours inquiète! crois moi une fois, nous le reverrons, j'en suis sûr: eh! je le demande tous les jours à Dieu!

NICOLE.

Il est soldat, mon ami : un soldat n'est pas sûr un moment de sa vie : Combien cela ne me donne-t-il pas d'inquietudes ! — souvent lorsqu'on nous lit ses lettres, & que tu crois que je pleure de joye, c'est de chagrin que je pleure : il me vient en pensée que c'est peut-être sa dernière : & cet argent, cher homme, qu'il nous envoie toujours ; je ne puis le regarder qu'il ne me fasse mal au Cœur. C'est avec cet argent, me dis-je à moi même, que le Roi lui paye son sang ; & nous autres, qui sommes ses pere & mere, nous pouvons le prendre & l'employer à nous donner nos aïsses ! — Ah, mon ami !

JEROME. (secouant la tête)

Le Roi lui paye son sang ?

NICOLE.

Et mais, sans doute, son sang & sa vie.

JEROME.

Non, ma bonne femme ! s'il servoit un maître étranger, tu aurois raison, & je n'accepterois pas un sou de son argent. — Mais

A 5

il fert notre Roi & le sien! & quand même il ne lui donneroit rien, ne lui doit-il pas son sang & sa vie? ne les doit-il pas à son pays?

NICOLE. (soupirant)

Ah, si nous pouvions seulement avoir la paix!

JEROME.

On dit qu'elle est déjà faite.

NICOLE.

On dit! ah, mon ami, on dit tant de choses!

JEROME.

Mais si les Régimens s'en retournent déjà dans leur quartier? que feroit-ce donc?

NICOLE.

Le bon Dieu le veuille!

JEROME.

Cela est sûr, ma chère femme, tu peux compter là-dessus — nous aurons la paix avant que nous nous en doutions, & alors notre Charlot viendra en garnison dans quelque

RECONNOISSANT.

II

Ville voisine , & nous , nous irons nous y promener une fois la semaine.

NICOLE. (avec joye)

Ah , deux fois , trois fois , mon ami ! une fois n'est pas assez — quelle joye nous allons avoir quand nous le reverrons ! mais qui fait si nous le reconnoitrons ?

JEROME.

Ah ! je reconnoîtrai bien mon fils peut-être.

NICOLE.

En habit d'Officier , mon ami , tout galonné d'or , avec un ruban au cou , & une Croix ? car il en porte une , m'as tu dit.

JEROME.

Oui : on la lui a donnée pour s'être conduit si bravement.

NICOLE.

Quel air pourra-t-il bien avoir , mon ami ?

JEROME.

Quel air ? celui d'un brave soldat sans doute — il est vrai qu'il ne s'agit pas de l'habit , ni du ruban ; mais la balafre qu'il doit avoir au travers du front , c'est là la vraie marque

d'honneur d'un foldat, c'est par là qu'on peut
voir qu'il a du Cœur.

SCENE III.

Les précédens, & BONIFACE le
maître d'Ecole.

BONIFACE.

Bonjour, pere Jérôme, bonjour, la mere
Nicole.

JEROME.

Ah, voici Mr. Boniface notre maître d'é-
cole. (Ils le prennent par la main)

BONIFACE.

Rien de nouveau de vôtre fils ? le mois
est fini —

JEROME.

A propos, à cette heure que j'y pense, no-
tre femme, hier je me suis couché avant que
Rosine fut revenue : a-t-elle rapporté quel-
que chose ?

NICOLE.

Oh, que oui, mon ami, & une lettre aussi! mais elle est encore couchée, & elle dort de tout son Cœur, irai-je l'éveiller?

JEROME.

Dis lui seulement que je vais la faire lever.

S C E N E IV.

JEROME & BONIFACE.

JEROME.

Savez-vous bien, Mr. Boniface, que notre fils n'est plus simplement Capitaine, qu'il commande un Escadron?

BONIFACE.

Est il possible! un Escadron?

JEROME.

Il est vrai. C'est Mr. le Curé qui nous a lu la dernière lettre — oui certes: voyez vous, Monsieur notre maître d'école, mon fils a toujours eu le bonheur que le Roi se soit trouvé présent toutes les fois qu'il a fait quelque bel-

le action : c'est comme cela qu'il est devenu Officier, qu'il a eû la Croix, & qu'il est parvenu à avoir un Escadron.

BONIFACE.

Mais qu'a-t-il donc fait de nouveau ? contez-- moi un peu cela, pere Jérôme.

JEROME.

Tenez, mon cher Monsieur Boniface ; voici ce que c'est. Dans la dernière Bataille, là — près de — je ne me souviens jamais du nom ! tout son Regiment étoit renversé, la plus part des Officiers tués ou blessés ; mon fils avoit aussi reçu un coup de feu ; mais il n'en fit pas cas : il rassembla comme il put 300. hommes, (toujours avec plus de vivacité) les mena à l'ennemi, tomba dessus le sabre à la main, il eut un cheval tué sous lui, il s'en fit donner un autre, & il sortit du feu avec 50. hommes — Le Roi vit tout cela, & lui donna sur le Champ un Escadron, en l'assurant qu'il auroit soin de sa fortune. — Oui, Mr. le maître d'école ; c'est comme je vous le dis : (se frappant le côté) voilà ce que mon fils a fait.

BONIFACE.

Oh, c'est un brave garçon; je m'en suis d'abord aperçu lorsqu'il étoit à l'école — quand les enfans du village jouoient entr'eux, c'étoit toujours Charlot qui menoit la bande; & lorsqu'ils avoient leurs batailles, c'étoit toujours lui qui frapoit le plus fort. — cela est déjà dans lui, pere Jérôme, cela lui est tout naturel.

JEROME. (riant)

N'est ce pas!

S C E N E V.

Les précédens, NICOLE & ROSINE.

NICOLE.

Ne la gronde pas, mon Ami; elle étoit déjà levée lorsque je suis venue.

ROSINE.

Tenez, (bâillant) voilà une lettre de la poste de mon frere Charlot, & voilà votre argent du mois: il y a huit écus.

JEROME.

Six, veux-tu dire.

ROSINE. (baillant encore)

Le maître de poste m'a dit, huit.

NICOLE.

Oh, je devine ce que c'est — il aura sûrement ajouté ces deux écus, parceque ses gages viennent d'être augmentés. Il fait plus qu'il ne peut: ne le trouves-tu pas comme moi, mon ami ?

JEROME.

Ce bon Charlot ! je peux bien vivre avec fix.

ROSINE.

Et le vin, mon pere, qu'il vous fait livrer par ce gros vieux marchand de vin, qui à le nez tout bleu, il est déjà chez nous. Il y en a un panier tout plein.

BONIFACE. (très attentif)

Un panier tout plein ! ah, ah —

JEROME.

Il y en aura une bouteille pour vous, Mr. Boniface, vous pouvez la faire chercher ; le

maitre d'école remercie d'un air content) mais il faut en attendant que vous en buviez une autre avec moi, pendant que vous nous lirez la lettre. Vas, ma bonne femme, apporte nous une bouteille & trois verres, avec quelque chose pour déjeuner. Et toi, Rosine, donne ici une table & deux chaises: fais vite.

(Nicole & Rosine s'en vont.)

Nicole. (de la porte de la Cabane)

Mais au moins ne lisez pas avant que je ne revienne, je vous prie.

SCENE VI.

JEROME, BONIFACE & ROSINE.

(qui va & vient)

JEROME.

Ouvrez toujours la lettre, mon cher Monsieur Boniface, nous ne la lirons pas pour cela. Je suis pourtant bien curieux de savoir ce qu'il dit de la paix, & s'il viendra bientôt.

BONIFACE.

De la paix dites vous? bon, on en parle beaucoup; mais je ne saurois le croire enco

B

re. Pourquoi leveroit-on du monde de tout côté, si nous avions la paix?

JEROME.

Comment? est-ce qu'on enrôle toujours à force?

BONIFACE.

Eh mais, ne savez vous pas, que pas plus tard qu'hier au soir, il est arrivé ici un Sergent avec quelques Soldats?

JEROME.

Pour recruter? feroit-il possible?

BONIFACE.

Eh vraiment oui. Les jeunes gens sont déjà dans des tranfes!

JEROME.

Oh les nigauds! & pourquoi dans des tranfes? — s'ils sont en état de servir, qu'ils partent, qu'ils aillent servir leur Roi! — nôtre fin est déjà écrite là-haut, dit notre Curé; & que ce soit par un boulet de canon, ou par une fièvre chaude, il nous faut tous envenir là — voyez-vous, Monsieur le maître d'école, voilà ma croyance, moi.

BONIFACE.

Mais, s'ils vous enlèvent le prétendu de votre fille, votre gendre futur? — prenez-y garde, bon homme Jérôme, prenez-y garde, c'est un jeune drôle alerte.

JEROME.

Oh que non; celui-là est exempt.

BONIFACE.

Oui, oui: je souhaite que cela ne lui arrive pas.

(Rosine qui a déjà apporté la table & les chaises, revient avec le vin & les verres)

ROSINE. (tirant Jérôme par la manche)

Mon Pere.

JEROME.

Qu'y a-t-il? qu'est-ce que tu veux?

ROSINE.

Je voudrais vous prier d'une chose, mon Pere.

JEROME.

Eh bien parle, dépêche-toi. —

ROSINE.

Hier au soir, mon pere, comme je revenois de la poste, j'ai trouvé mon prétendu Va-

lentin à l'entrée du village; il avoit attendu après moi toute la foirée, & il a grondé de ce que j'étois restée si long tems.

JEROME.

Je parie que tu meurs d'envie d'aller déjeuner avec lui?

ROSINE. (honteuse)

Oui, mon Pere.

JEROME.

Comment? sans entendre ce que ton frere nous écrit? Rosine, Rosine! tu fais que je fais grand cas de toi: car tu es la plus jeune de la couvée, & tu es venu te nicher dans ce monde lorsque personne ne s'y attendoit plus; (la menaçant) mais vois-tu, Rosine, si tu n'aimes pas ton frere Charlot, si tu ne l'aimes pas autant que pere & mere —

BONIFACE.

Mais son prétendu, bon homme Jérôme, ce-lui-là, elle peut bien l'aimer plus que pere & mere — allez toujours, Rosine, allez.

JEROME.

Eh bien, puisque Mr. notre maitre d'école le dit —

ROSINE.

Oui mon pere, laissez moi aller, je reviens d'abord — (elle sort en courant & dit à l'oreille au maitre d'école en passant) bien obligée, Monsieur Boniface. (celui-ci lui fait un signe d'amitié)

S C E N E VII.

JEROME, BONIFACE.

BONIFACE. (regardant la lettre)

Quelle belle écriture a votre fils! si propre & si lisible! c'est pourtant moi à qui il en a l'obligation — (il crache & commence à lire)
„ Mon tres cher pere —

JEROME. (avancant la tête vers le maître d'école pour mieux entendre)

Oh mon bon Charlot!

BONIFACE.

„ Comme la paix vient d'être signée, c'est
„ la dernière fois que je vous écris du camp,
„ pour —

B 3

JEROME.

Dieu soit Loué ! nous l'avons donc enfin la paix ! comme ma bonne femme va être bien aise !

BONIFACE.

„ Pour vous envoyer l'argent du mois, que vous avez bien voulu accepter —

JEROME.

Oui-da.

BONIFACE.

„ Et comme à présent mon revenu est augmenté si considérablement, permettez-moi dorénavant d'y ajouter 2. écus. —

JEROME.

Non, mon fils ; cela, je ne le souffrirai pas. Chaque chose doit avoir ses bornes ; même ton amour pour moi — continuez, Monsieur Boniface.

BONIFACE.

„ Ces jours passés mon cher pere, j'ai goûté le plus grand plaisir que j'aye jamais eû de ma vie, & qu'il faut que je vous conte. —

JEROME. (marquant une joie intérieure)

Oui — voyons, voyons !

BONIFACE.

„Le Roi me fit l'honneur de m'inviter à sa table —

JEROME.

A sa table ! mon Charlot à sa table ! ah, comme les autres auront ouvert de grands yeux ! tous ces gros Seigneurs ! — eh bien, eh bien ? —

BONIFACE.

„Il s'entretint long-tems avec moi, & me donna sur ma conduite beaucoup de Louanges que je ne mérite pas. —

JEROME.

Oni ! —

BONIFACE.

„Enfin il me demanda de quelle maison j'étois ? où j'étois né, qui étoit mon pere ? —

JEROME. (rit en lui même)

Comment ? jusqu'à s'informer de moi ! ce cher maître ! eh bien, qu'est-ce qu'il lui a répondu ? oh voyons vite, mon cher Mr. Boniface —

BONIFACE.

„Je lui dis le nom de notre village & le votre. Sire, ajoutai-je, les sujets de Votre

B 4

„Majesté sont tous également ses sujets; &
 „si le plus digne parmi eux est celui qui a le
 „meilleur cœur & le plus honnête, celui qui
 „a le plus d'amour & de fidélité pour son Roi,
 „j'ose dire que j'ai pour pere nn de vos plus
 „dignes sujets. J'en fais ma gloire & mon
 „bonheur: oui, je ne le changerois pas pour
 „tout autre, malgré sa pauvreté, & la basses-
 „se de son état —

JEROME. (levant les mains)

Bonté du Ciel! il me semble l'entendre.

BONIFACE.

„C'est à lui que je dois ma façon de penser,
 „& tout mon zèle pour votre service. Dès
 „ma plus tendre enfance je n'ai entendu de
 „lui que vos louanges, celles du courage &
 „de la vertu — voilà, mon cher pere, ce
 „que je lui dis; & du plaisir que j'avois de
 „pouvoir vous louer devant le Roi, mes
 „yeux se remplissoient de larmes (Jerôme es-
 „suyé les siennes) — Le Roi fut touché de mon
 „amour pour vous, il prit le verre qu'il avoit
 „devant lui, me porta votre santé en pré-
 „sence de toute la table, en m'ordonnant de
 „vous le faire savoir, & de vous assurer de
 „ses bonnes grâces —

JEROME. (sautant de joie)

Oh! cela est-il possible, Monsieur Boniface? le Roi —

BONIFACE.

Oui, comme vous venez d'entendre. Il a bu à votre santé.

JEROME. (il court tout hors de lui même vers la cabane & s'écrie)

Femme, femme, laisse tout cela-là, ma chere femme, viens vite.

NICOLE. (derriere la scene)

Qu'y a-t-il, mon ami!

JEROME.

Mais viens donc, te dis-je, que je te conte; viens donc —

S C E N E VIII.

Les precedens, & NICOLE.

JEROME. (il l'embrasse)

Ah ma bonne chere femme! quel fils m'as-tu donné!

B 5

NICOLE. (elle pose le déjeuner sur la table, dont le maître d'école s'empare sans faire semblant de rien)

Qu'est-ce qu'il y a donc, cher homme? je suis déjà toute tremblante d'aise. Avons-nous la paix? —

JEROME.

La paix, femme, (avec vivacité) & notre fils a diné chez notre Roi, & le Roi s'est informé de notre village & de moi, & mon fils lui a répondu, que j'étois un de ses plus fidèles sujets, & il lui a dit qu'il ne me changeroit pas pour tous les pères du monde — Ah, je pleure de joie! — & là-dessus le Roi a bu publiquement à ma santé, & m'a fait assurer de ses bonnes grâces. — (Nicole frappe ses mains à plusieurs reprises) Oui, ma chère femme! à présent, il faut aussi que nous buvions à la santé de notre bon Roi. — Versons: allons, toi, prens cela, femme; & vous, notre cher maître d'école, prenez celui-ci, & moi celui-là, choquons tous ensemble: (il ôte son chapeau) vive le Roi!

BONIFACE.

Qu'il vive!

NICOLE.

Qu'il vive!

BONIFACE. (il s'essuye la bouche après avoir bu)
Ma foi, cela rappelle son buveur.

JEROME.

Mais écoutez, Mr. Boniface, il faudra, s'il vous plait, que vous écriviez à mon fils, comme quoi j'ai pris ma revanche du Roi, qu'il le remercie de ma part, & qu'il l'assure que je l'aime de tout mon Cœur : n'y manquez pas au moins.

BONIFACE.

Bon, pere Jérôme ! cela ne conviendrait pas.

JEROME.

Comment ? & pour quoi cela ne conviendrait-il pas ? — Le Roi, Mr. Boniface, est un homme comme nous tous ; & pour moi je pense qu'il doit être bien aise que d'autres hommes l'aiment.

NICOLE.

Mais si la paix est faite, mon ami —

JEROME.

Sans doute qu'elle l'est, puis que notre fils nous l'écrit.

NICOLE. (avec tendresse s'appuyant sur le bras de Jérôme & montrant de la joie)

Il retournera donc bientôt, mon cher ami, il ne manquera sûrement pas de venir nous voir : nous le reverrons donc !

JEROME.

Patience, notre femme, nous allons entendre tout cela.

NICOLE.

Ah, s'il pouvoit venir avant le mariage de Rosine ! ce seroit un double plaisir !

JEROME.

Patience, patience, Mr. notre maître d'école aura la bonté de continuer — mais auparavant il faut encore que je boive à la santé de mon cher fils ; c'est à toi que je la porte, la bonne mère ; (il lui donne un verre, & il choquent ensemble) tu l'as toujours aimé comme la prune de tes yeux, qu'il vive !

NICOLE. (attendrie)

Je te remercie, mon cher homme.

BONIFACE. (il choque avec eux)

Qu'il prospère en tout.

NICOLE.

Bien obligée, Mr. Boniface.

JEROME. (il pose son verre)

Le cœur me bat, quand je bois à la santé de mon fils! le bon Dieu le bénisse! — Ah, il a rendu un si bon temoignage de son Pere à notre Roi, & moi, divine providence, (tenant son chapeau entre ses mains & regardant avec joie vers le ciel) je te rends ce témoignage de mon fils. Il s'est montré reconnoissant envers moi. Il n'a pas eû honte de mon état & de ma pauvreté; il s'est fait gloire d'honorer son vieux pere. Il n'est pas en mon pouvoir de le récompenser; mais toi, mon Dieu, tu le peux —

NICOLE.

Oh, continuez, Mr. Boniface, peut être —

BONIFACE. (il cherche où il en est resté, en se rasseyant: Nicole passe de son côté, & prête attention)

„De m'inviter à sa table — où en suis-je resté? „ A votre santé, en m'ordonnant — oui, c'est ici: — „ En m'ordonnant de vous le „ faire savoir, & de vous assurer de ses bonnes „ graces. Il ne me fut plus possible de me con- „ tenir davantage, tant j'étois touché. Je m'é- „ lançai de ma place, & me jettant aux pieds

„ du Roi, Sire, m'ecriai-je, de toutes les
„graces que Votre Majesté m'a jamais fai-
„tes,, —

S C E N E XI.

Les précédens, ROSINE.

ROSINE. (sanglotant & criant)

Au secours, au secours, — mon pere, les
enrôleurs —

JEROME. (épouvanté)

Comment, qu'est ce qu'il y a?

NICOLE. (courant avec inquiétude à Rosine)

Remets toi donc, ma fille, qu'est-il arrivé?

ROSINE.

Les enrôleurs, mon pere! —

BONIFACE.

Voilà comme on nous traite! je parie qu'ils
auront enlevé Valentin.

NICOLE.

Oh Ciel! quel malheur!

JEROME.

De force ? à present que la paix est faite ?
— il faut qu'il y ait quelque coquinerie là-
dessous.

BONIFACE.

Comme s'il y avoit jamais la paix chez
nous ! — comme si nous pouvions jamais dire
que nous sommes furs un moment de ce qui
nous appartient ! le ciel ait pitié de nous ! —

JEROME. (d'un ton fâché)

Doucement, Mr. Boniface. Laissez un peu
notre Roi en repos ; car cela me va au Cœur,
voyez vous. — * Ne faut-il pas qu'il trouve
du monde pour nous empêcher d'être ravagés
par l'ennemi ? & que deviendroient nos
champs sans cela, & nous-mêmes que devien-
driens nous ? — Un homme comme vous, par-
ler de la sorte !

* Il y a dans l'Allemand : *N'attelons-nous pas tous
les jours nos Bœufs ? & que croyez-vous que deviendroient
nos champs à la fin, & nos Bœufs mêmes, si nous ne le fai-
sons pas ?*

ROSINE.

Mais allez donc, mon pere, voyez donc si vous pourrez le faire relâcher! — vous êtes aussi bien son pere que le mien, ce Sergent aura du respect pour vous; j'en suis sure. Tout le monde vous respecte —

JEROME.

Innocente que tu es! comme si tout le monde étoit de nôtre village.

S C E N E X.

Les précédens, Barbe.

BARBE.

J'en'en puis plus. Je suis morte de frayeur —

NICOLE.

Ah! que je vous plains, bonne mere Barbe! au moins si notre fils étoit à present ici, pour nous aider!

JEROME.

Apaisez-vous, apaisez-vous! — le mal ne fera pas si grand que vous vous l'imaginez.

Est ce qu'on arracheroit votre fils unique de la charrue? cela seroit inoui — J'y vais, je lui parlerai.

ROSINE.

Et moi aussi, mon pere je vous suivrai, je pleurerai & je prierai jusqu'à ce qu'on nous le rende.

(Jérôme & Rosine s'en vont.)

NICOLE. (lui criant après)

Ne t'emporte pas, mon ami, prends garde de ne pas te rendre malheureux. —

S C E N E XI.

NICOLE, BARBE, BONIFACE.

BONIFACE. (à Barbe)

Chagriner ain si une pauvre veuve! — lui ôter le pain de la bouche!

BARBE.

Ah, je suis si epouvantée, que je tremble depuis les pieds jusqu'à la tête.

BONIFACE. (lui donnant une chaise)

Asséyez-vous, asséyez-vous, mere Barbe!

C

il ne faut jamais perdre courage : nous devons toujours espérer que les choses tourneront à bien.

BARBE.

En voila déjà trois qu'ils ont arraché de mes bras, & mes yeux ne les ont plus revus! — ah, ils ne reverront pas plus celui-ci que les autres!

BONIFACE. (d'un ton consolant)

Tâchez de prendre patience, mere Barbe : une si bonne chrétienne doit savoir se résigner.

NICOLE. (qui jusqu'à présent a marqué son impatience)

Ciel ! j'entens du bruit dans le village. Pourvû qu'il n'arrive pas quelque malheur à mon pauvre homme ! pourvû qu'il ait su modérer sa vivacité ! — allez voir un peu, Mr. Boniface.

BONIFACE.

Moi ? moi ? —

NICOLE.

Vous êtes un homme comme il faut, mon cher Mr. Boniface, un homme savant.

BONIFACE.

Où! da: c'est justement là le pis — ces jeunes drolles ne demandent pas mieux que de tomber sur nous autres gens de lettres, & s'ils pouvoient seulement trouver un prétexte — non, non, mere Nicole, je ne suis pas si fou — mêlez vous de vos livres, me diroient-ils, de par tous les Diables! — Dieu me pardonne leur façon de parler! — de mon côté aussi, je suis un peu vif; Dieu fait ce qui en arriveroit — non, non; il faudroit que je fusse ivre?

NICOLE.

Vous êtes de nos amis, Mr. Boniface, & vous ne voulez pas nous aider?

BONIFACE.

Mais soyez donc raisonnable après tout, mere Nicole: songez donc à mon état. — Je puis bien vous donner des consolations, tant que vous en voudrez; mais du secours, ce n'est pas mon office. Tachez de vous aider vous-même —

S C E N E XII.

Les précédens, JEROME, ROSINE,
VALENTIN, le Sergent, quelques
Soldats & quelques vieux payfans.

BARBE. (elle court vers Valentin)

Ah, te voila, mon cher fils! — oh, ils
m'oteront la vie avant que je te laisse aller.

ROSINE. (le caressant)

Mon pauvre Valentin;

SERGEANT.

Qu'on me l'emmené, allons, — qu'est ce
que c'est que toute cette piaillerie? tout cela
ne sert de rien.

JEROME. (prenant le Sergent par le bras)

Ecoutez moi un peu, Monsieur le Sergent.

Les PAYSANS. (disant à la fois, & l'un après
l'autre ce qui suit)

Prendre le dernier d'une famille! — un
fils unique! — non, le Roi ne l'entend pas com-
me cela — il ne fauroit le prétendre —

JEROME.

Paix, paix, je vous prie, mes enfans — vous rendrez la chose pire qu'elle n'est.

Le SERGENT.

Vous avez beau faire, vous autres manans (frapant sur la poche) J'ai mes ordres ici, & cela suffit.

Les PAYSANS. (comme auparavant)

Vos ordres, vos ordres! — il n'y a rien de cela dans vos ordres. — On n'a jamais donné ordre de laisser un champ à l'abandon.

JEROME. (faisant signe aux paysans de se taire)

Ecoutez, mon cher Mr. le Sergent: avec de bonnes paroles on fait bien des choses.

Le SERGENT.

Dé bonnes paroles? voyons; je n'attens que cela; voyons donc de quel poids sont les vôtres.

JEROME.

Tenez, Mr. le Sergent, j'aime le Roi de tout mon cœur, & le Ciel fait que ce n'est pas sans raison. — Si je n'étois sûr que la paix fût faite, & que le Roi fût hors d'embarras; si je

C 3

voyois qu'il fût tellement embourbé, qu'il eût peine à se tirer d'affaire —

Le SERGENT.

Est-ce là tout ? qu'est ce que tout cela signifie ?

JEROME.

Mais écoutez seulement, mon cher Mr. le Sergent.

Le SERGENT. (s'appuyant sur sa cane)

Eh bien ? —

JEROME.

Ce jeune homme est le prétendu de ma fille, & c'est un fils unique ; mais malgré tout cela, je serois le premier à vous dire, emmenez-le avec vous, à la garde de Dieu : que peut-il avoir de plus pressé que d'aller se battre pour son Roi ? — prenez-moi aussi, vous dirois-je : ma tête est déjà toute grise ; mon visage est couvert de rides ; mais je ne suis encore ni assez vieux, ni assez cassé, pour ne pouvoir pas me battre comme un autre. Les consolations que m'a donné mon fils ont entretenu ma vigueur. Je me battrai tant que je serai en état de porter un fusil ; & lorsque je n'en pourrai plus de vieillesse & de fatigue, j'ex-

horterai encore les geunes gens qui feront à mes cotés à se comporter bravement ; & si j'en vois quelqu'un qui ait envie de fuir , je me jetterai à travers son chemin, & il faudra, avant qu'il puisse le faire, qu'il passe sur le corps d'un pauvre vieillard — Oûi, sur mon ame, Mr. le Sergent, voila ce que je dirois, si les choses en étoient à cette extrémité.

Le SERGENT.

Et moi, je dirois, vieux bon homme — que vous ne savez ce que vous dites.

JEROME. (reculant d'un pas, & mettant le bras
au coté)

Comment, Monsieur? êtes vous Soldat?

Le SERGENT. (de mauvaise humeur)
Ne le voyez vous pas?

JEROME.

A votre habit, Monsieur, mais pas à vos sentimens. Si vous étiez un vrai Soldat, vous seriez bien aise de m'entendre parler ainsi de votre Roi.

Le SERGENT. (levant sa cane)
Comment, vieux radoteur, vous osez? —

C 4

Les PAYSANS.

Point de violence, s'il vous plaît, point de violence.

NICOLE. (inquiète)

Je te prie, mon ami — tu devrois tâcher de l'adoucir, & tu le mets en colère ?

JEROME.

En un mot, Mr. le Sergent, la paix est faite, nous le savons; & votre conduite ici pourroit aisément vous coûter cher. Si vous faites le maître avec nous, nous saurons bien trouver le vôtre quelque part; & si j'écrivois à mon fils le Capitaine —

Le SERGENT. (surpris)

Comment? quoi? vous avez un fils Capitaine?

JEROME.

Dans le Régiment de Schwanefeld, si vous le connoissez — le Capitaine Rode.

Le SERGENT.

Que Diable!

JEROME. (prenant tout d'un coup un ton de confiance)

Oh, sûrement vous le connoissez, mon cher Mr. le Sergent, je le vois. Vous venez sans

doute de l'armée, & vous pourrez me donner des nouvelles de mon fils ? (a ceux qui sont dans le fond du theatre) Laissez-nous, mes enfans, laissez-nous. Mr. le Sergent boira un coup avec moi.

Le SERGENT.

Quant à cela, à la bonne heure — (aux soldats) vous pouvez vous retirer & m'attendre là bas : je vous rejoindrai bien-tot.

(Barbe & Rosine, qui espèrent de voir Valentin délivré, lui témoignent leur contentement, & sortent avec les soldats & les Payfans.)

JEROME. (à Nicole)

Encore une bouteille, notre femme, fais vite. — (au Sergent) c'est du fort bon vin.

BONIFACE.

Fort bon, cela est vrai — (à part) il ne l'est que trop pour un drôle comme lui. (Nicole sort)

S C E N E XIII.

JEROME, le SERGENT, BONIFACE, ensuite NICOLE.

Le SERGENT.

C'est donc vôtre fils ce Diable d'homme, qui m'a un jour si bien étrillé, lorsque je servois encore dans son Régiment.

JEROME.

Que dites-vous, mon cher Monsieur? quoi, vous connoissez-vous de si près?

Le SERGENT.

Parbleu oui: j'ai cet honneur-là.

JEROME. (lui présente un verre)

Tant mieux, tant mieux — mon fils fait donc si bien s'escrimer?

(Nicole apporte une bouteille)

LE SERGENT. (après avoir bu un coup)

Le Diable l'emporte avec son escrime. Pour une pareille bagatelle repasser les gens de la façon! pour avoir bu un petit coup de plus!

JEROME. (lui versant à boire)

Certes, je suis charmé —

Le SERGENT.

Comment? charmé?

JEROME.

Que vous le connoissiez, mon cher Mr. le Sergent, que vous le connoissiez — & que mon fils me ressemble si fort dans l'amour qu'il a pour l'ordre: car j'en fais grand cas aussi.

(Le Sergent vuide son verre)

BONIFACE. (le regarde avec envie & dit a part)

Puisses tu avaler le Diable —

JEROME.

Mais puisque sans doute vous venez de l'armée, mon cher Monsieur, & que vous avez servi dans le Régiment où est mon fils; vous ferez peut-être si le Regiment va bien-tôt en quartier, & si on lui assignera le même qu'il avoit avant la guerre? si je verrai bien-tot mon fils, & si je l'aurai dans le voisinage?

NICOLE.

Oh, oui, si vous pouviez nous dire cela, Mr. le Sergent! nous ne souhaitons plus rien dans ce monde que de revoir notre fils.

Le SERGENT.

Eh bien, eh bien, ce que j'en fais, vous le saurez aussi bien-tôt. Versez toujours un coup en attendant.

JEROME.

De tout mon cœur: je suis charmé que le vin soit de votre gout. — C'est mon fils qui me l'envoie pour me fortifier dans ma vieillesse.

BONIFACE, (à part pendant que le Sergent
vuide on verre)

Puisses tu boire du poison! le pauvre panier va bien-tôt être vuide.

JEROME. (avec empressement)

Eh bien, qu'est ce que vous en savez donc, mon cher Monsieur ?

Le SERGENT.

Rien si ce n'est que vôtre vin est assez bon, & que j'en boirois davantage, si je ne métois un peu trop dépêché. — Mais, quand ce feroit du Champagne, & quand vous auriez dix fils Capitaines, je ne saurois vous dire autre chose, si ce n'est qu'il me faut de l'argent, ou Valentin: ainfi, sans tant barguigner, choisissez.

JEROME.

Comment, Monsieur? vous prenez aussi de l'argent? & vous le prenez des propres sujets du Roi?

Le SERGENT.

Moi, tout comme le Roi: pourquoi pas? — si je vous rends Valentin, ne faut il pas que j'en trouve un autre à sa place? & pour cela il faut de l'argent. Les Soldats ne tombent pas du ciel, & ils ne sortent pas de terre. — Trente écus, ou il marchera.

JEROME.

Trente écus, Monsieur? comment les trouver dans tout le village? (il lui présente le paquet qui contient les 8. écus) Tenez, en voila huit.

Le SERGENT.

Une belle gueuserie! (en lui repoussant la main)
Si vous n'avez que cela, sa mere n'a qu'à ouvrir sa bourse.

JEROME.

Sa mere, dites vous? une pauvre femme, qui ne vit que du travail de son fils!

NICOLE.

Ayez pitié, mon cher Monsieur le Sergent?

Le SERGENT.

Moï, pitié? & de qui?

NICOLE.

De nous tous, que vous rendriez malheureux; d'une pauvre jeune innocente, qui ne pourra jamais se consoler de la perte de son pretendu —

Le SERGENT. (riant)

Ah, ah, ah! la petite est-elle si amoureuse?

NICOLE.

D'une pauvre veuve, qui mourra de faim sans le secours de son fils, & dont les larmes devroient vous toucher!

Le SERGENT.

Bon, bon! toutes ces lamentations ne nous touchent pas nous autres soldats, — nous nous embarrassons bien de la pitié. Si vous étiez en pays ennemi donc, ce seroit bien pis; là point de quartier, il faut donner de l'argent, ou ses oreilles.

BONIFACE. (tressaillant)

Ho! ho!

Le SERGENT.

Parbleu, le moyen d'y conserver long-tems de la compassion! on vous casse bras & jambes comme rien: on ne voit que cela tous les jours.

BONIFACE. (à part)

Ce drôle là a le Diable au corps. Le bon Dieus nous assiste!

Le SERGENT.

Demandez seulement à votre fils, quand il reviendra. Celui-la n'en a pas moins fait que les autres, par ma foi non. — Enfin je vous donne encore un quart d'heure, après quoi, de l'argent, ou il marchera. (il part)



S C E N E XIV.

JEROME , NICOLE , BONIFACE.

JEROME. (regardant le paquet d'argent qu'il tient)

C Comme cet argent me pèse à présent ! avez vous entendu ce misérable ? avez vous entendu ce qu'il a dit de mon fils ? (il regarde Nicole & Boniface avec inquiétude)

NICOLE.

C'est un effronté menteur , mon ami. Je m'embarrasserois bien de ce qu'il dit , s'il ne rendoit pas notre Rosine malheureuse.

BONIFACE.

Oùi , sûrement , pere Jérôme : la bonne mere a raison. Vôte fils est un brave & honnete garçon.

JEROME.

S'il ne l'étoit pas , juste Ciel ! jet'aurois remercié toi & lui d'un bien mal acquis , & j'aurois pu me rejouir de profiter de ce que d'autres auroient perdu avec des larmes ! — quelle peine je souffre de penser seulement ! — ah ! si cela étoit , je travaillerois plus tôt jusqu'à ce que j'eusse les mains tout en sang. Je lui rendrois jusqu'au dernière Son — mais non , non ,

rentre dans ma poche: (il remet le paquet dans sa poche) un méchant auroit sûrement méprisé son Pere. — Allons, mes enfans, suivons les: allons accompagner Valentin un bout de chemin. — Qu'importe qu'il parte pour 8. ou 15. jours? mon fils saura bien nous le faire rendre.

NICOLE.

Mais certe pauvre Rosine, mon ami! comment pourrai-je la consoler? (ils s'en vont)

SCENE XV.

BONIFACE seul.

(Il à les yeux fixés sur la bouteille, ensuite il se retourne vers la scène.)

Huit ou quinze jours? puis quil doit revenir si tôt, qu'ai-je besoin de l'accompagner? — je pense qu'il vaut mieux boire encore un coup, de peur que le vin ne s'évente, & finir en même tems la lettre: (il la tient toujours en main) je suis curieux de savoir (il verse du vin tout en lisant) — le 6.° ho, ho! c'étoit hier — (il continue à lire avec empressement) le 7.° — (se levant brusquement) Ah! les voila tous hors d'em-

barras. Il faut que je rapelle ces bonnes gens (il avale vite son verre, & court vers la coulisse) pere Jérôme, la mere Nicole! — pere Jérôme, mere Nicole (il leur fait signe de venir) venez, venez donc! — comme nos deux bonnes vieilles gens vont être bien aises! quel plaisir j'aurai moi-même de leur donner cette bonne nouvelle!

S C E N E XVI.

JEROME, NICOLE, BONIFACE.

JEROME.

Encore quelque chose de nouveau? — mais vous avez l'air tout joyeux, Mr. Boniface.

BONIFACE.

Je le crois bien: ah ça, que me donnerez-vous, si je vous fais rendre encore aujourd'hui Valentin? — (frappant sur la lettre) Le voici, le voici dans la lettre.

NICOLE.

Dans la lettre? dans la lettre de mon fils?

D

BONIFACE.

Oui, pas moins que cela : il arrive encore aujourd'hui.

JEROME.

Encore aujourd'hui ? oh voyons vite, Mr. Boniface, au nom du Ciel !

BONIFACE.

Eh bien, écoutez seulement (il lit) „ Notre Régiment, mon cher pere, a aussi reçu „ l'ordre de retourner dans ses quartiers. Le „ 6. du mois prochain le bataillon dans lequel „ je fers passera devant votre village — voyez-vous, bon homme Jérôme, c'est comme qui diroit hier.

JEROME.

Est-il possible, Mr. Boniface ? que me dites-vous là !

NICOLE.

Hier ? & il n'est pas encore ici !

BONIFACE.

Attendez, écoutez la suite (il continue) „ Au „ plus tard, mon pere, ce sera le 7. au matin ; „ & comme alors je ne serai éloigné que d'un „ quart de lieue de votre village, je laisserai

„mon Escadron au Lieutenant, & je m'échap-
perai un moment pour vous aller trouver.
„J'aurai au moins le plaisir de vous voir,
„vous & ma bonne vieille mere, & de vous
„embrasser. „

JEROME. (avec la plus grande vivacité)

Oh, quel plaisir! il vient donc! — je vais
au devant de lui, notre chere femme: j'irai
jusqu'à la prairie, je veux de loin lui tendre
les bras, je veux lui crier du plus loin que
je le verrai: oh mon fils! mon cher fils!

NICOLE.

Oh, reste, reste, mon ami, (elle le retient)
comment pourrai-je te suivre, moi qui suis
si foible? faut-il qu'il croie que je l'aime moins
que toi?

BONIFACE.

Oui, restez, pere Jérôme; donnez moi
vos huit écus. Faites vite.

JEROME.

Les huit écus? pourquoi faire? —

BONIFACE.

Pour retenîr le Sergent, sous prétexte de

les lui donner a compte des trente; & quand
ensuite votre fils viendra —

JEROME.

Fort bien, fort bien! Les voilà Mr. Boni-
face: faites, courez; voyez ce que vous pour-
rez faire, car pour moi, je n'ai pas le tems.
(Boniface s'en va vite)

SCENE XVII.

JEROME, NICOLE.

NICOLE.

Au moins, ne t'en vas pas, mon ami; je
t'en prie. Je n'en pourrois plus d'impaticen-
ce — tu feras mieux de monter sur cette pe-
tite hanteur, tu le verras encore plus-tôt de
là.

JEROME.

Oui, je le veux bien, je le veux bien. Tout
mon sang se remue.

NICOLE. (pendant que Jérôme monte)

Il revient donc enfin! oh Ciel! & il revient
pour la premiere fois après tant d'années si

longues! ah! comme le cœur me bat! j'ai eû une grande joie quand il est venu au monde, mais celle-ci est plus grande — (elle crie à Jérôme) Eh bien, mon cher homme, ne vois-tu encore rien?

JEROME. (sur la pointe des pieds, tenant la main sur les yeux)

Pas encore, ma chere femme, le soleil m'éblouit.

NICOLE.

Oh, pourvû que nous ne nous soyons pas rejoui mal a propos! — ne vois-tu donc rien, mon ami?

JEROME.

Ah, là bas, je vois reluire — les voici qui viennent par la colline — à cette heure ils entrent dans le vallon — les chevaux les uns contre les autres — ce sont eux, ma chere femme, ce sont eux.

NICOLE.

Et notre fils?

JEROME.

Un peu de patience! il ne sauroit plus être guere loin — (elle veut monter sur la hauteur)

D 3

Attens, attens ; mais qui est-ce qui vient vers nous ? au grand galop , & déjà tout près du Village ? — (il jette son chapeau en l'air) femme, femme, le voila qui faute a bas de son cheval, c'est notre Charlot.

NICOLE.

Oh, bon Dieu ! je suis toute hors de moi : il faut que j'aille a sa rencontre. (elle court dans la scène , tendant les bras , & l'on entend) Mon fils ! ma mere !

S C E N E XVIII.

Les précédens & le CAPITAINE.

LE CAPITAINE. (qui entre dans le moment que Jérôme est descendu)

Mon vieux respectable Pere ! (ils courent se jeter dans les bras l'un de l'autre)

JEROME.

Ah mon fils ! — (l'embrassant une seconde fois) encore une fois, mon fils ! — c'est a présent seulement que je m'aperçois que je n'ai plus mes forces. Je ne saurois te ferrer dans

mes bras comme je le voudrois — mais mes larmes te disent tout. Tu as un pere reconnoissant.

NICOLE. (lui mettant une main sur l'épaule, & tenant de l'autre une des fiennes)

Oh pour cela oui, mon fils, & une mere qui ne l'est pas moins.

Le CAPITAINE.

Que me parlez-vous de reconnoissance, mes chers parens? est-ce donc vous qui m'avez des obligations, ou est-ce moi qui vous en ai?

JEROME.

Paix, paix, mon cher fils. Je veux le dire devant Dieu, je veux le dire devant tout le monde, que tu m'as bien plus rendu, que je ne t'ai jamais donné — tu fais toute la consolation, tout le bonheur de ma vieillesse: c'est toi qui me fais vivre, qui prolonge mes jours.

NICOLE.

Tu nous fais mille plaisirs que je ne saurois exprimer.

D 4

Le CAPITAINE.

Et ne font-ce pas les plus grands que je puisse me faire à moi-même ? mon bonheur en feroit-il un, si votre tendresse ne vous le faisoit partager avec moi ? — ouï, croyez moi, mes bons, mes chers parens ! je n'ai jamais cessé de penser à vous, de rapporter tout à vous. Lorsqu'il m'est arrivé quelque chose d'heureux, je me suis fort peu soucié de l'avantage qui devoit m'en revenir : Le plus grand plaisir que j'en ressentais, c'étoit de penser à celui que vous en auriez. — Mais de tous ceux que j'ai goûté dans ma vie, il n'y en a jamais eu de si grand, de si touchant pour mon cœur, que celui dont je jouis en ce moment où je vois vos yeux remplis de larmes — (leur prenant la main à chacun, & les regardant tour à tour) Oh, mes honnêtes parens ! je ne saurois me rassasier de vous voir. — Mais, remettez vous, remettez vous. Je ne puis m'arrêter long-tems — que faites-vous ? comment vivez-vous ? comment vivez-vous ? où est ma sœur que je n'ai connue qu'au berceau ? faites-la moi voir.

JEROME.

Oui, j'y cours, mon fils, j'y cours ; (se re-

tourrant après avoir fait quelques pas) mais , Ciel,
je suis si troublé ! il faut que je te dise aupara-
vant —

NICOLE.

Sans toi, peut-être alloit-elle devenir mal-
heureuse. Son prétendu, mon cher fils —

JEROME.

Il va nous être enlevé par un Sergent, qui
heureusement est encore ici — il attend pour
le delivrer 30. écus, que je lui ai fait pro-
mettre, esperant que tu allois arriver. Oh
quel bonheur que tu te trouve à présent avec
nous !

Le CAPITAINE.

Allez, allez, mon cher pere ; tachez de l'at-
tirer ici, sans lui dire que j'y sois. Ne dites
rien non plus à ma sœur.

JEROME.

Bon Dieu ! comment pourrai-je le faire ? —
J'aimerois bien mieux crier à tous ceux que
je rencontrerai : Il est ici ! il est ici ! (il sort)

S C E N E XIX.

NICOLE, le CAPITAINE.

Le CAPITAINE. (il regarde autour de lui, & prend ensuite sa mere par la main)

Que ce séjour est charmant ! ce n'est qu'à présent que je reconnois le lieu de ma naissance ! — voila la cabane, ma mère, après laquelle j'ai tant soupiré. Voici l'endroit où nous nous asseyons sur la verdure avec nos voisins dans les belles soirées d'Été. Voila encore cette hauteur que j'avois choisi pour mes jeux. — Oh années de notre enfance ! années heureuses ! de tout ce que je vois ici, ma mère, il n'y a rien qui ne me rappelle quelque marque de votre tendresse. — Mais quoi ? votre joie est muette.

NICOLE.

Elle est trop grande, mon cher fils : elle ne sauroit s'épancher de mon cœur. Je voudrois être seule, & pouvoir pleurer à mon aise ; d'ailleurs je pense aussi —

Le CAPITAINE.

Ne vous retenez pas, ma mère, que voulez-vous dire ?

NICOLE.

Que tu n'es pourtant plus notre egal à présent : que tu es trop au dessus de nous.

Le CAPITAINE.

Moi, trop au dessus de vous ? oh, étouffez cette pensée ! — les liens que la nature a formé entre nous ne sont-ils pas les plus tendres ? ne doivent il pas m'être toujours sacrés ? ne suis-je pas convaincu qu'il n'y-a point de cœurs dans le monde, aux quels je sois si cher qu'aux vôtres ? & le mien ne doit-il pas vous être plus attaché qu'à tout autre ? (il l'embrasse) ah ! croyez, ma mere, que je vous aime toujours aussi vivement, aussi tendrement que jamais.

NICOLE.

Oui, je te crois ; aussi l'ai-je bien mérité. Combien de nuits n'ai-je pas passé auprès de ton pere a me désoler ! je craignois toujours que je ne te reverrois plus.



S C E N E XX.

Les précédens, ROSINE.

ROSINE. (à part en entrant)

Qu'est-ce qu'il y aura donc, que mon pere m'envoye ici ? — (épouvantée) ha! un officier! —

Le CAPITAINE. (bas à Nicole)

Est-ce elle, ma mere ? (elle lui fait signe que oui, & il va pour l'embrasser) l'aimable fille!

ROSINE. (se défend)

Oh, si donc, Monsieur l'officier!

NICOLE.

Comment, Rosine ? eh, c'est ton cher frere.

Le CAPITAINE. (à Nicole)

Quels grands yeux elle me fait ! — Ouï, ton frere, Rosine ; & je me flatte que c'est ton cher frere.

ROSINE. (s'approchant avec amitié)

Seroit-ce donc mon frere Charlot ?

Le CAPITAINE. (l'embrassant)

Quelle charmante naïveté !

RECONNOISSANT. 61

ROSINE. (elle court toute joyeuse à sa mere)

Ah, ma mere, nous n'aurons donc plus rien à craindre!

SCENE XXI.

Les précédens, JEROME, le SERGENT, BONIFACE, VALENTIN, BARBE, & les PAYSANS.

JEROME. (montrant son fils)

Tenez, Mr. le Sergent, voici celui qui vous payera les 30. écus.

Le SERGENT. (épouvanté)

Que vois-je? un Officier? (il ôte son chapeau avec respect. Rosine court à son prétendu, les paysans se regardent tantôt l'un l'autre, tantôt le Capitaine, & se donnent à entendre qu'il est le fils de Jérôme)

JEROME.

Oùï, c'est lui, mes enfans, c'est mon fils. Rejouissez-vous tous avec moi: comment pourrois-je seul suffire à ma joie?

Le CAPITAINE.

Vous avez usé de violence ici , mon ami ?
où font vos ordres ? —

Le SERGENT. (il les lui remet d'un air craintif)
Les voici, Monsieur le Capitaine.

Le CAPITAINE.

De quelle Compagnie êtes-vous ?

Le SERGENT.

De la Compagnie du Capitaine Blumenthal.

Le CAPITAINE. (après avoir regardé les ordres)

Et vous osez produire de pareils ordres ?
— je connois votre Capitaine, & je vous con-
nois aussi. Quel étoit votre projet ? d'extor-
quer de l'argent des sujets du Roi , & de pro-
fiter ensuite du voisinage de la frontière pour
deserter ?

Le SERGENT. (d'un ton suppliant)
Monsieur le Capitaine.

Le CAPITAINE.

Taisez-vous, misérable ! vous avez abusé
de l'état de Soldat : vous ne l'avez regardé
que comme un privilège qui vous donnoit

la facilité d'exercer plus librement vos brigandages. Il est tems que vous en receviez le chatiment. — (aux payfans qui sont au fond du théâtre) Ayez soin, vous autres, de le garder jusqu'à nouvel ordre : arrêtez aussi les complices, & conduisez les avec lui chez le Juge. (quelques uns des payfans emmènent le Sergent)

SCENE DERNIERE.

Les précédens, excepté le Sergent & quelque payfans.

Le CAPITAINE.

Venez, ma chere sœur, & vous mon cher beau frere, je vous promets de venir à vos noces. C'est moi qui veux en faire les frais.

VALENTIN & BARBE.

Ah, mon cher Mr. le Capitaine!

Les PAYSANS. (ils s'approchent familièrement)

Le brave Monsieur! il ne nous méprise pas. — Soyez mille fois le bien venu, Mr. le Capitaine! certe, nous avons toujours eû bien

du plaisir quand nous avons entendu de vos nouvelles. (le Capitaine prend chacun d'eux par la main, aussi bien que le maître d'école, qui s'approche en faisant beaucoup de reverences)

JEROME.

Tout ce que je vois de toi, mon cher fils, m'enchanté. — Mais plus encore tout ce que j'en ai entendu dire. Tu t'es sûrement toujours comporté en honnête homme dans ton metier de Soldat.

Le CAPITAINE.

Toujours, mon cher pere: C'est à vos bonnes leçons & à celles de ma mere, que je le dois. Il n'y aura aucun endroit dans le monde où l'on pourra maudire ma memoire; mais j'espere qu'il y en aura plusieurs où on la benira; (regardant sa montre) mais mon tems est ecoulé; il faut que je vous quitte, mes chers parens.

NICOLE.

Quoi déjà, déjà!

JEROME.

Oh, encore un moment! à peine avons nous eu le tems de nous rejouir.

Le CAPITAINE.

Il faut absolument que je parte. Soyez bien persuadés que mon Cœur seul suffiroit pour me retenir, si mon devoir ne m'apelloit ailleurs! — mais oserois-je vous demander une chose avant de vous quitter?

JEROME & NICOLE.

Tout, mon fils, tout. —

Le CAPITAINE.

Eh bien, venez, mes chers parens, venez vous établir chez moi: disposez de ma maison, comme vous disposez de mon Cœur. — Que tout ce que j'ai foit a vous.

JEROME & NICOLE.

Mon cher fils —

LE CAPITAINE.

Non, si vous n'y consentez pas volontiers — ce ne seroit plus un bonheur pour moi, dès que ce n'en seroit pas un pour vous.

JEROME.

Ecoute, mon cher fils: nous sommes vieux, & nous attendons la mort. Laisse-nous mourir ici où nous avons vecu: Laisse-

E

nous mourir dans cette petite cabane que nous aimons tant ! c'est dans cette cabane que tu es né. — Pourvû que tu nous y vienne voir souvent, c'est tout ce que nous te demandons.

Le CAPITAINE.

Oh furement, furement.

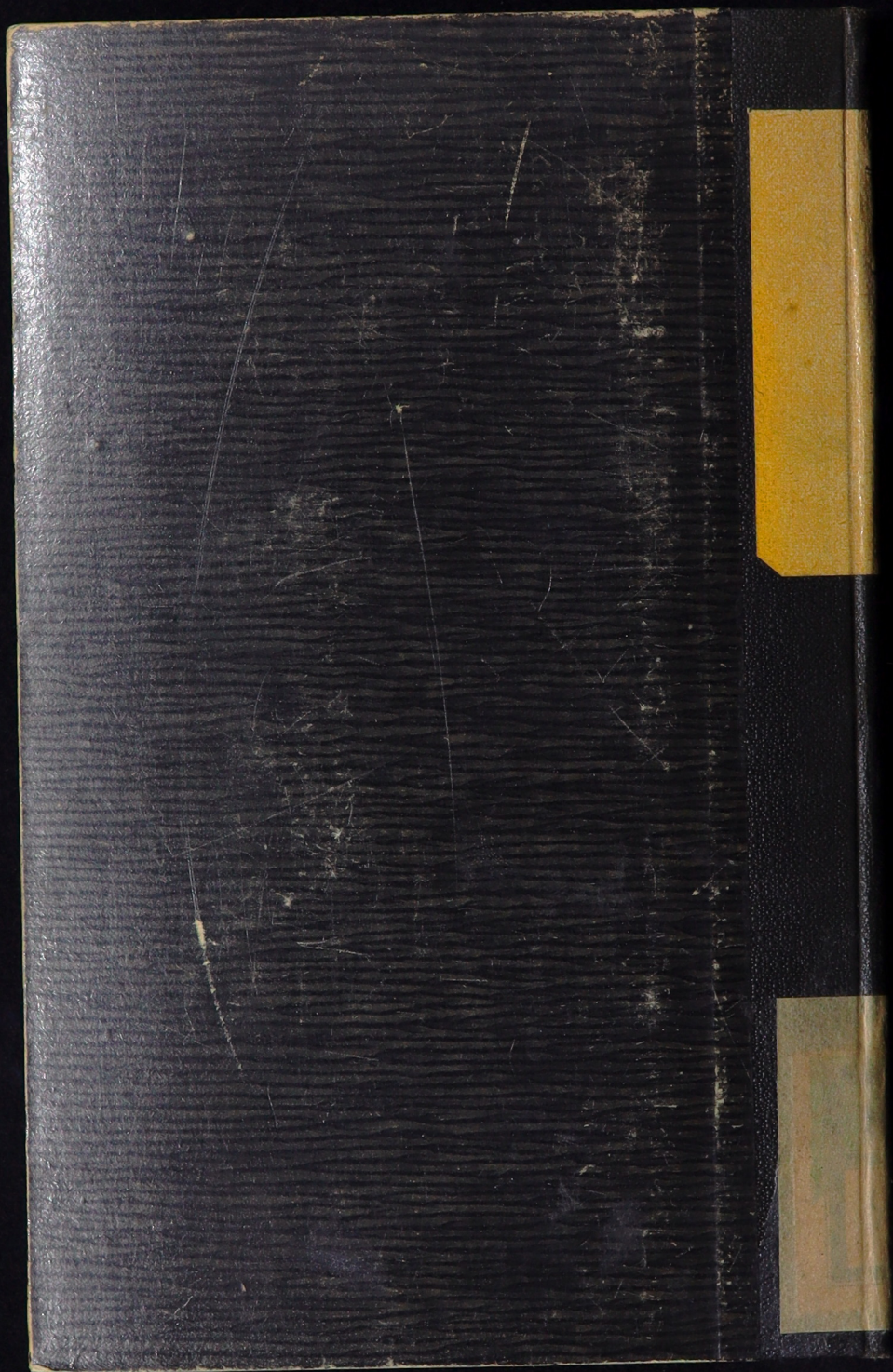
NICOLE.

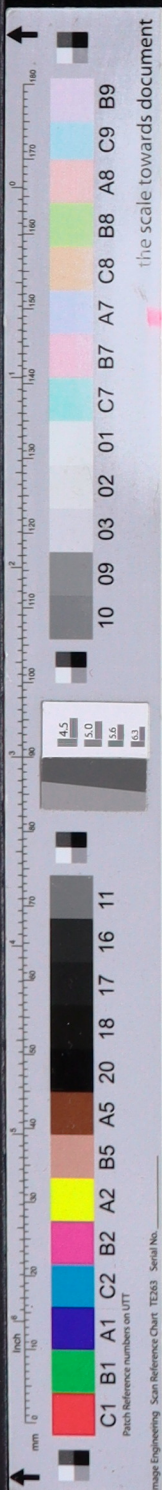
Et nous, mon cher fils, nous te rendrons tes visites : ce sera autant de jours de fête pour nous ; & pendant tout le chemin, nous remercierons Dieu de nous avoir donné un tel fils.

FIN.

LBMV Schwerin 33
000 707 694







NOISSANT.

59

COLE.

ant plus notre egal à pré-
au dessus de nous.

PITAINE.

s de vous? oh, etouffez
s liens que la natnre a
font-ils pas les plus ten-
s m'être toujours sacrés?
peu qu'il n'y-a point de
aux quels je sois si cher
mien ne doit-il pas vous
tout autre? (il l'embrasse)
e, que je vous aime tou-
aussi tendrement que

COLE.

aussi l'ai-je bien merité.
i-je pas passé auprès de
r! je craignois toujours
s plus.

